



HAL
open science

Faut-il en finir avec les chasseurs-cueilleurs ?

Christophe Darmangeat

► **To cite this version:**

Christophe Darmangeat. Faut-il en finir avec les chasseurs-cueilleurs ?. Archéopages : archéologie & société, 2019, Les archéologues face à l'économie, hors série n 5. halshs-02283428

HAL Id: halshs-02283428

<https://shs.hal.science/halshs-02283428>

Submitted on 10 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FAUT-IL EN FINIR AVEC LES CHASSEURS-CUEILLEURS ?

Archéopages hors-série n°5
Les archéologues face à l'économie
Juillet 2019

Christophe Darmangeat
Université Paris Diderot
UMR 7533, « LADYSS »

Résumé : Un des défis les plus fondamentaux que doit relever l'étude de l'évolution sociale est de comprendre à quelles dimensions techniques et économiques sont liées les inégalités de richesse – autrement dit, de cerner la cause de leur émergence dans une perspective matérialiste. La vision traditionnelle, incarnée par la périodisation de Gordon Childe forgée autour du concept de révolution néolithique, établissait une correspondance entre chasse-cueillette et égalitarisme des structures sociales et, *a contrario*, entre agriculture et différenciation par la richesse. Dans les dernières décennies, cette théorie a suscité des critiques grandissantes, motivées par les nombreux cas ethnologiques qui la contredisaient. Ces mêmes données ethnologiques permettent ainsi d'évaluer la pertinence des propositions alternatives, pour lesquelles la variable déterminante dans l'apparition des inégalités de richesse est le stockage alimentaire significatif ou l'existence de biens meubles incorporant une importante quantité de travail. L'examen de ces propositions se prolonge au-delà des seuls éléments empiriques, pour examiner également les mécanismes de causalité invoqués, en particulier la notion de surplus.

Mots clés : Inégalités, stockage, matérialisme, évolution sociale, révolution néolithique

INTRODUCTION

L'idée que les sociétés dont l'économie repose sur des activités de chasse et de cueillette forment un ensemble aux structures sociales spécifiques est sans doute l'une des plus anciennes et des plus largement partagées de la réflexion sociologique. Dès la fin du XVIII^e siècle, les premières tentatives de synthèse évolutionniste émanant des penseurs des Lumières distinguaient l'époque de la

chasse de celles de l'élevage et de l'agriculture (dans cet ordre). La démarcation ne concernait pas seulement les technologies de subsistance, mais aussi les « us et coutumes », selon le vocabulaire de l'époque. En particulier, au grand étonnement des observateurs européens, les chasseurs-cueilleurs semblaient marqués par une absence totale d'inégalités socio-économiques et une indifférence presque absolue à la possession des biens matériels. Ce cadre de pensée convergea avec les premières découvertes et classifications archéologiques. Les transformations du mode de subsistance et des structures sociales furent rapidement corrélées à d'autres innovations technologiques telles que l'invention de la poterie ou le passage de la pierre taillée à la pierre polie. C'est sur cette base que furent édifiés, dans les années 1860, les premiers grands systèmes produits par l'anthropologie sociale naissante. Le plus éminent d'entre eux, élaboré par Lewis Morgan dans son monumental *Ancient Society* (Morgan, 1877) discernait dans l'évolution sociale humaine trois grands stades, dont les deux premiers – « sauvagerie » et « barbarie » – correspondaient à la division entre chasseurs et cultivateurs. Même si ce vocabulaire fut rapidement considéré comme dépassé, cette perspective trouva son couronnement avec les travaux de V. Gordon Childe, qui forgea l'expression de « révolution néolithique » pour exprimer précisément ce lien indissoluble entre une série d'innovations techniques et leurs conséquences sociales (Childe, 1936).

Durant les décennies suivantes, tant l'archéologie que l'anthropologie sociale continuèrent de tenir pour acquise l'équivalence entre économie de chasse-cueillette et égalitarisme économique et, réciproquement, entre domestication d'espèces végétales et animales et hiérarchies de richesse ou de pouvoirs. Les cas qui contrevenaient à cette règle, dont certains étaient connus depuis très longtemps, reçurent néanmoins une attention croissante, même s'ils furent considérés davantage comme des exceptions que comme une raison impérieuse de reformuler les lois sociales. C'est ainsi, par exemple, que fut forgée la notion de « chasseurs-cueilleurs complexes », ou encore qu'un archéologue tel que Lewis Binford insista sur la nécessité de distinguer les « fourrageurs » des « collecteurs » (Binford, 1980). Mais le coup de grâce à l'idée que les chasseurs-cueilleurs constituaient un tout homogène du point de vue des structures sociales fut porté au début des années 1980, en particulier par la parution du livre d'Alain Testart, *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités* (Testart, 1983). Ce livre ouvrait des perspectives nouvelles, que son auteur ne cessa de discuter et d'approfondir par la suite (voir notamment Testart, 2005 ; 2012 ; 2014).

Dans le prolongement critique de ces travaux, et puisque la caractérisation des sociétés de chasse-cueillette est depuis toujours intimement liée à la présence de structures économiques égalitaires, on propose de distinguer dans la fin de cette égalité primitive une quadruple question.

1. L'égalité économique n'étant pas davantage un fait de nature que l'inégalité, par quels dispositifs cette égalité était-elle assurée dans diverses sociétés humaines, au premier rang desquelles des sociétés de chasse-cueillette ?
2. Sur un plan empirique, quel élément technique ou environnemental est-il corrélé à l'émergence des inégalités (et, dans une perspective

matérialiste, peut ainsi être considéré comme à l'origine de celles-ci) ? Si l'agriculture ne constitue qu'une réponse très insatisfaisante, peut-on en identifier de meilleures ?

3. Sous quelles formes les inégalités économiques apparaissent-elles ? L'important étant en l'occurrence moins de savoir quels biens jouent le rôle de monnaie primitive que de cerner les logiques sociales dans lesquelles cette première richesse commence à être accumulée.
4. Enfin, il faut identifier le lien de nécessité entre les deux points précédents. Autrement dit, il faut mettre au jour les mécanismes, ou les causalités, par lesquels une innovation technique donnée a pu provoquer ce bouleversement des rapports sociaux.

Avant de tenter de présenter rapidement l'état de ces questions, il faut évoquer deux points supplémentaires. Le premier est que les inégalités socio-économiques (qu'on abrègera parfois, dans la suite de ce texte, en « inégalités ») doivent être soigneusement différenciées des « hiérarchies », un terme très général qui englobe le plus souvent des rapports d'ordre politique. Or, si l'existence d'une hiérarchie politique formalisée sans inégalités économiques est plus qu'improbable, les données ethnologiques montrent que l'inverse est un cas de figure banal. Dans un autre ordre d'idées, même si une telle remarque relève de l'évidence, il faut souligner que les inégalités économiques sont d'autant plus difficiles à cerner qu'elles sont émergentes. Si le contraste entre l'égalitarisme des sociétés de chasse-cueillette « classiques » et les vertigineux écarts de richesse qui traversent les « civilisations » oppose de manière frontale leurs structures sociales, la richesse naissante ne se laisse parfois que très difficilement appréhender, au point de faire douter de sa réalité elle-même.

LES MÉCANISMES DE L'ÉGALITÉ

Chez les chasseurs-cueilleurs égalitaires, le nivellement des situations économiques ne peut être compris comme un résultat spontané : on constate l'existence de mécanismes assurant une homogénéisation constante des situations matérielles individuelles. Un élément fondamental, reconnu depuis longtemps, est la non-monopolisation des ressources du territoire, qui assure à tout membre du groupe un accès libre à celles-ci. Un Aborigène expliqua un jour à l'ethnologue : « mon pays, c'est l'endroit où je peux couper du bois pour me tailler un propulseur sans avoir à demander à personne » (Tindale, 1974, p. 18). En réalité, cette liberté prenait souvent la forme non d'une absence de règles, mais d'un canevas de droits et de coutumes aussi subtil que varié. Ainsi, en Australie, selon les lieux, les relations économiques au territoire étaient régulées à des échelles très diverses, depuis la tribu toute entière jusque, parfois, à la famille individuelle.

Mais l'aspect sur lequel la recherche s'est le plus focalisée – peut-être parce qu'il était le plus spectaculaire et le plus intrigant – est l'intense circulation des biens matériels meubles, en particulier de la nourriture. Durant les dernières décennies, en particulier dans le monde anglo-saxon, on a cherché à comprendre les stratégies de chasse et de cueillette, dans une perspective qui plaçait au centre

de l'attention la pression sélective, la gestion du risque et le calcul économique (par exemple, Kaplan et al., 1984 ; Winterhalder, 2001). D'autres, parallèlement, se sont focalisés sur l'étude qualitative des relations sociales, en entreprenant d'analyser avec plus de précision des coutumes dans lesquelles, sous l'effet d'une certaine tradition anthropologique, on avait voulu trop uniformément voir la marque du don (Mauss, 1925).

À cet égard, c'est encore une fois à Alain Testart que l'on doit deux contributions majeures. La première (Testart, 1986) établissait un lien entre les trajectoires techniques des différentes sociétés de chasseurs-cueilleurs, réparties en deux grands types, et leur mode de répartition du produit. Les sociétés du premier groupe, aux rangs desquelles on comptait, par exemple, les Inuits et les Bushmen, se caractérisaient à la fois par la propriété personnelle du gibier par le chasseur, par une circulation fondée sur le don et par une aptitude au progrès technique qui amena finalement certaines d'entre elles à inventer ou adopter l'agriculture. L'autre type, exemplifié par l'Australie, était censé être marqué à la fois par la dépossession du chasseur de son produit en raison d'obligations strictes dérivées du système matrimonial, et par une réticence, si ce n'est une hostilité, au progrès technique. Il y avait sans doute dans ces développements, qui trouvaient un prolongement dans des raisonnements sur les trajectoires du Paléolithique récent, bien des aspects critiquables (Darmangeat, Pétillon, 2015 ; Valentin, Pétillon, 2018). Mais par leur largeur de vue et l'intérêt des questions qu'ils soulevaient – ne serait-ce qu'en posant le problème d'éventuelles oppositions majeures au sein des sociétés de chasse-cueillette égalitaires, ils ont contribué de manière décisive au renouvellement du questionnement sur cette phase de l'évolution sociale.

La seconde contribution majeure d'Alain Testart portait sur la délimitation conceptuelle rigoureuse des différents modes de transferts de biens (Testart, 2007). Ces éléments de grammaire sociale avaient été jusque-là très négligés, ouvrant la voie à des développements peu satisfaisants, telle cette « Sociologie de l'échange primitif » exposée par Marshall Sahlins (Sahlins, 1972). Alain Testart n'utilisa pas autant qu'il eut été possible les formidables outils conceptuels qu'il avait forgés pour explorer pas à pas les données ethnographiques. Ainsi, une coutume telle que le « partage sollicité » (demand sharing), sur lequel Nicolas Peterson a légitimement attiré l'attention (Peterson, 1993), se laisse par exemple fort bien interpréter comme un intermédiaire entre don et « transfert du troisième type ». De manière semble-t-il indépendante de ces travaux, c'est sans doute Nobuhiro Kishigami qui, sur la base des différents cas inuits, a produit ce qui reste à ce jour la classification la plus fine des transferts chez des groupes de chasseurs-cueilleurs (Kishigami, 2004).

Cette dernière typologie est-elle perfectible ? Est-il possible, malgré les lacunes de la documentation ethnographique, de généraliser cette étude dans une vaste entreprise comparative ? Et, surtout, comment les différentes formes de transferts nous renseignent-elles sur les rapports sociaux qui les sous-tendent (voire, comme le pensait Alain Testart, sur d'autres dimensions de la société telles que le rythme du progrès technique) ? Autant de questions essentielles auxquelles, pour l'heure, on ne dispose que de réponses fragmentaires.

LE FONDEMENT TECHNIQUE DES INÉGALITÉS SOCIO-ÉCONOMIQUES

En récusant l'idée traditionnelle selon laquelle les inégalités coïncident avec l'agriculture, Alain Testart avançait une proposition alternative : celle du stockage alimentaire à large échelle. En effet, les chasseurs-cueilleurs qui avaient développé des inégalités étaient aussi ceux qui stockaient massivement de la nourriture (le saumon dans la « Côte Nord-Ouest », cette étroite bande de terre du littoral occidental de l'Amérique du nord, les glands un peu plus au sud, en Californie). Inversement – et c'est un pan de la démonstration qui est parfois oublié –, diverses sociétés de cultivateurs ignorent les inégalités de richesse : ce sont aussi celles dont l'activité n'est pas rythmée par un cycle saisonnier et qui, pour cette raison, ne stockent pas. Ainsi en va-t-il des cultivateurs de tubercules en zone équatoriale, tels ces peuples de la plaine amazonienne, ou certaines tribus des highlands de Nouvelle-Guinée qui, du point de vue de leurs rapports sociaux, ressemblent infiniment plus à des chasseurs-cueilleurs égalitaires qu'aux cultivateurs de céréales des zones tempérées (voir par exemple Guddemi, 1992).

En proposant de remplacer l'agriculture par le stockage alimentaire comme marqueur (et déterminant) des inégalités sociales, Alain Testart réintérait d'un seul coup au sein d'une loi sociale des dizaines d'observations que l'on considérait jusque-là, faute de mieux, comme des exceptions. Cette proposition était sans conteste un immense pas en avant. Pour la catégorie traditionnelle de « chasseurs-cueilleurs », elle était néanmoins dévastatrice : tout en conservant sa légitimité dans le cadre de problématiques plus restreintes, elle perdait toute pertinence pour la caractérisation des rapports sociaux.

Pour autant, le stockage alimentaire n'est lui-même pas un discriminant infaillible des inégalités socio-économiques. Pour commencer, mais c'est là un aspect qui ne paraît pas rédhitoire, se pose l'insoluble problème des situations transitoires, ou intermédiaires : le stockage alimentaire, tout comme la présence d'inégalités économiques, n'est pas une variable binaire. Dès lors, plus on cherche à appréhender finement la zone de limite, plus la réalité devient difficile à cerner et plus les exceptions, apparentes ou réelles, se multiplient. Certains cas, en l'infirmant de manière franche, s'avèrent beaucoup plus problématiques pour la relation entre stockage et inégalités. Cette violation s'effectue d'ailleurs toujours ou presque dans le même sens, à savoir la présence d'inégalités sans stocks alimentaires (le cas inverse semble à la fois beaucoup plus rare et moins flagrant). On peut d'ailleurs s'étonner qu'Alain Testart, alors qu'il les avait lui-même signalés, n'ait jamais discuté du problème qu'ils posaient à la loi sociale qu'il avait formulée.

Quoi qu'il en soit, ces cas regroupent deux grandes catégories de chasseurs-cueilleurs. Les premiers utilisent des animaux comme monture ou pour le transport, sans les consommer à des fins alimentaires. On pense à diverses tribus d'Amérique, comme les Abipon du Chaco, mais ce cas de figure pourrait être étendu aux peuples du renne de Sibérie, voire les Inuits avec leurs chiens de traîneau. L'autre cas de figure est celui de peuples bénéficiant de ressources stables, qu'elles proviennent de la pêche ou de la cueillette et qui, pour cette raison, n'ont

pas de raison de recourir au stockage. C'est ainsi que les Asmat de la côte sud de la Nouvelle-Guinée et, à une échelle infiniment supérieure, les Calusa de Floride, connaissaient des inégalités sociales tout en ignorant toute forme significative de stockage. Ces cas invitent donc à s'interroger sur la possibilité de reformuler la condition techno-économique de l'apparition des inégalités en considérant non le strict stockage alimentaire, mais de manière plus générale la production de biens meubles, durables, et nécessitant une importante quantité de travail individuel pour leur fabrication ou leur acquisition (Darmangeat, 2018c). Le rôle-clé de ces « biens W », ainsi que je propose de les appeler (et dont les stocks alimentaires ne sont qu'un cas de figure), représente une hypothèse prometteuse ; si elle paraît plus adéquate aux faits que celle du simple stockage, elle doit encore être sérieusement éprouvée, confrontée aux données et, vraisemblablement, complétée afin d'intégrer des déterminations plus complexes.

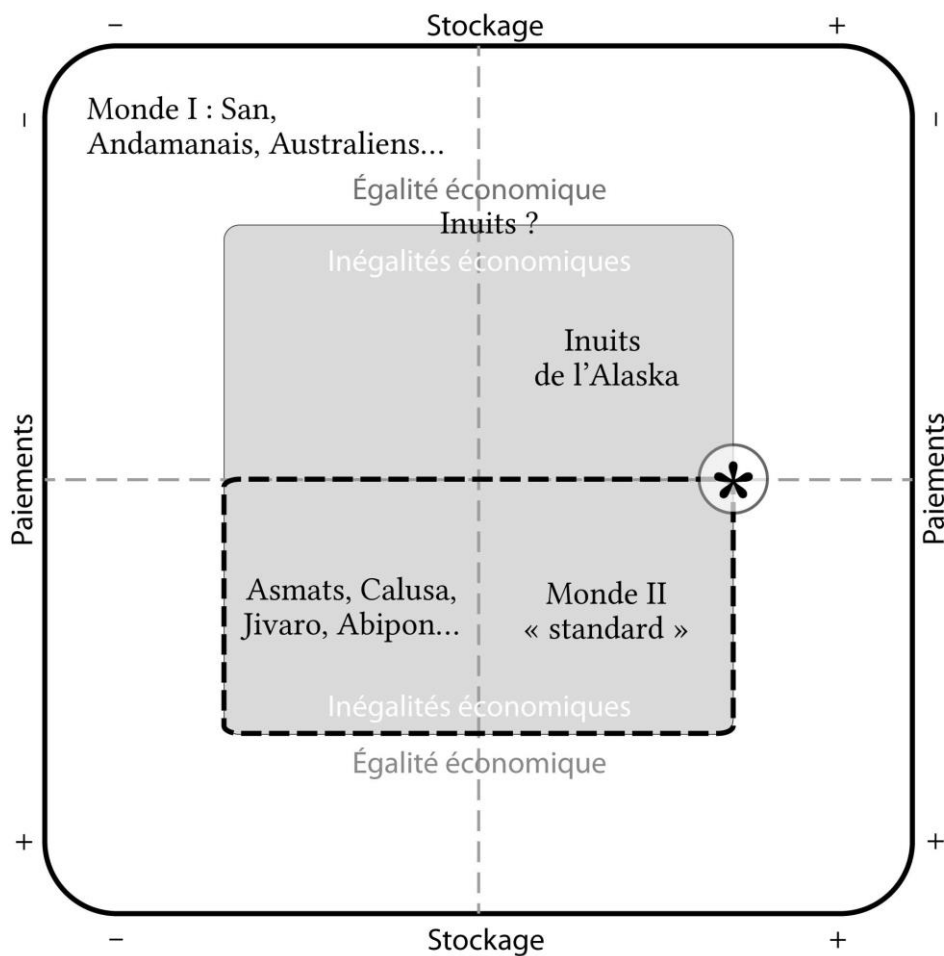
FORME DE LA RICHESSE PRIMITIVE

Sur ce point encore, Alain Testart avait pris à rebours une longue tradition de pensée selon laquelle la richesse apparaît en tant qu'instrument d'échange – une idée qui faisait écho à la vieille théorie économique selon laquelle la monnaie était née du besoin de faciliter le troc, ou comme un bien économiquement inutile représentant une pure manifestation du prestige (Testart, 2005, p. 28-31). Or, aucun de ces deux points de vue (qui se complètent d'ailleurs davantage qu'ils ne s'opposent) ne peut prétendre apporter une réponse satisfaisante. Dans un contexte marqué par la faiblesse de la division du travail autre que sexuée, même si certains biens circulent d'un groupe à l'autre du fait de spécialisations régionales, les échanges sont nécessairement réduits à la portion congrue : l'essentiel de la production matérielle, et de loin, est consacrée à l'autosubsistance. L'examen des données ethnographiques réfute d'ailleurs l'idée que la richesse primitive serait majoritairement liée au commerce, tant pour son origine que pour son utilisation. Quant à l'idée qu'une richesse puisse conférer du prestige du simple fait de son inutilité, elle est contredite par les faits autant que par la logique.

Si, lorsqu'elle se constitue, la richesse ne sert ni aux échanges, ni à l'acquisition de moyens de production – la terre, dans ces sociétés, n'est qu'exceptionnellement achetée et vendue, et le salariat est inconnu –, elle joue en revanche un rôle de premier plan dans les différents paiements que les individus ou les groupes sont amenés à effectuer dans le cadre de diverses obligations sociales. La plus évidente est l'institution connue en ethnologie sous le nom de « prix de la fiancée » qui, dans de très nombreuses sociétés, obligeait le prétendant à verser des biens, parfois en quantités considérables, afin de se marier. Parmi les autres formes de paiements, on peut citer le wergild, ou prix du sang, qui compensait les dommages corporels et pouvait éteindre ou prévenir une vendetta, ou encore les dépenses et transferts liés aux funérailles, et l'ensemble des amendes à caractère religieux ou profane.

Cette dimension permet de classer les sociétés non selon, en soi, la manière dont elles exploitent les ressources naturelles (en les prélevant ou en les domestiquant), mais selon un caractère fondamental de leur structure interne : celui de l'absence ou de la présence de richesse, comprise avant tout comme l'absence ou la présence de paiements (prix de la fiancée, *wergild*, etc.) Dans les sociétés sans richesse, à l'image des chasseurs-cueilleurs « canoniques » (San, Australiens...) de tels transferts de biens n'existent pas. On ne peut s'acquitter de ses obligations sociales, parfois très lourdes, que par le travail ou par la vie elle-même (dans le cas d'un meurtre qui ne peut être compensé que par une mise à mort). La richesse inaugure donc l'irruption des biens matériels – sous la forme des monnaies primitives – dans les relations sociales, en établissant la possibilité, voire la nécessité, de passer par leur intermédiaire pour solder ces dettes.

Cette proposition théorique était profondément novatrice : non seulement elle s'affranchissait de la classification ordinaire entre chasseurs-cueilleurs et cultivateurs qui, comme on l'a vu, ne possède qu'une faible pertinence sociologique mais, par rapport à la classification généralement utilisée en anthropologie, qui répartit les sociétés en bandes, tribus et chefferies, elle avait l'avantage de fournir directement un critère à la fois précis et repérable dans les données ethnographiques. Pour autant, elle laisse au moins deux problèmes dans l'ombre. Le premier est que si l'instauration des paiements semble bel et bien constituer, dans l'immense majorité des cas, la voie principale vers la richesse, certains exemples suggèrent que d'autres trajectoires sont possibles. On n'en citera qu'un seul : celui des Inuits de l'Alaska chez qui il régnait une inégalité palpable entre les propriétaires de baleinières (*umialit*) et les hommes ordinaires. Pourtant, cette société ignorait toute forme de paiements ; elle paraît donc incarner ce qu'on pourrait appeler, de manière un peu provocante, une voie capitaliste vers la richesse, où celle-ci se constitue avant tout en tant que détention privative des moyens de production. L'autre élément est que les sociétés à richesses ne sont pas moins diverses que les sociétés qui en sont dépourvues. En particulier, sur la base de l'existence des paiements, deux grandes physionomies sociales se dessinent et s'opposent. Dans l'une, les inégalités se donnent en quelque sorte libre cours – même si elles n'affectent pas encore la terre elle-même. La richesse s'y accumule et s'y dépense de manière ostentatoire ; surtout, même si, comme en Côte Nord-Ouest, la richesse est censée être attachée à un groupe de parenté, ce sont les individus qui incarnent, ou représentent, ces groupes qui captent les biens et le bénéfice social qui leur est attaché. Inversement, dans d'autres sociétés, comme par exemple chez les indiens pueblos ou les célèbres Iroquois, des mécanismes collectifs interviennent pour encadrer étroitement les variations individuelles de richesse, au point de donner parfois aux observateurs étrangers l'illusion d'un égalitarisme économique. Si la richesse constitue donc un élément structurant fondamental pour les sociétés, bien des recherches seront encore nécessaires pour mieux comprendre comment elle se combine à d'autres traits, et parvenir à appréhender de plus près la diversité des configurations sociales.



* : possibles exceptions ou cas-limites :
 Iroquois, Pueblos, divers éleveurs de rennes de Sibérie...
 - - - - : ensemble présumé des sociétés à biens *W*

LA CHAÎNE CAUSALE

Dans le raisonnement traditionnel, où c'est l'agriculture qui était considérée comme le facteur déclenchant de l'apparition des inégalités, la causalité entre les deux phénomènes était presque invariablement traitée au travers du concept du surplus : c'est l'insuffisante productivité de la chasse et de la cueillette qui était censée rendre l'inégalité impossible – la société n'aurait alors pas les moyens d'entretenir de manière permanente des non-producteurs. Inversement, en élevant la productivité du travail, l'agriculture aurait pour la première fois permis qu'un travailleur dégage en excédent, en plus de la production nécessaire à son propre entretien, excédent qui pouvait ainsi être accaparé par une classe dominante en formation.

Objet d'un vif débat dans les années 1960 (Pearson, 1957 ; Harris, 1959 ; Dalton, 1960 ; Harris, 1961 ; Rotstein, 1961 ; Dalton, 1963 ; Orans, 1969), le raisonnement en termes de surplus continue de séduire. Pourtant, il résiste

difficilement à un examen plus attentif (Darmangeat, 2018a). Passons sur le fait que l'agriculture ne puisse plus être tenue pour corrélative des inégalités – on pourrait amender le raisonnement en attribuant la hausse de la productivité du travail au stockage, ou à tout autre élément technique. Plus fondamentalement, c'est l'idée même que l'émergence des inégalités tire son origine de l'augmentation supposée de la productivité du travail qui pose problème.

Pour commencer, toute société de chasse-cueillette, si pauvre soit-elle, entretient en permanence les improductifs que sont les enfants, les malades et les vieillards. Cela signifie qu'un adulte, dans les conditions normales, produit davantage qu'il ne consomme lui-même. Il serait donc économiquement possible qu'il soit contraint d'œuvrer pour un tiers et de lui fournir une partie de son produit sans contrepartie. De plus, on sait depuis l'ouvrage détonnant de Sahlins (Sahlins, 1972) que les chasseurs-cueilleurs sont très loin de l'image misérabiliste qui leur a trop souvent été associée – même si, par bien des aspects, ce plaidoyer était sans doute aussi outrancier que la caricature qu'il entendait dénoncer (Kaplan, 2000). Mais surtout, de nombreux indices amènent à relativiser très sérieusement les progrès de productivité du travail qu'auraient permis la sédentarisation et le passage à l'agriculture (Bowles, 2011).

En fait, en considérant rétrospectivement les avancées considérables accomplies, sur le plan de la puissance matérielle, entre la chasse et la cueillette et les premières civilisations, on est aisément victime d'une erreur de perspective, qui consiste à attribuer à la productivité du travail des phénomènes qui relèvent d'autres facteurs. Pour formuler les choses à l'emporte-pièce : si les pyramides d'Égypte ont été bâties par des paysans et non par des chasseurs-cueilleurs, ce n'est pas, en tout cas, pas prioritairement, parce que le paysan aurait produit sa propre nourriture en un temps beaucoup plus court, permettant ainsi à lui-même ou à un autre d'empiler des pierres durant des journées entières. Rapporté à chaque producteur, l'effort impliqué semble d'ailleurs être resté relativement modeste, et il est généralement admis que le surproduit qu'il était possible de retirer d'une famille de cultivateurs durant les premières civilisations restait assez maigre (voir par exemple Mazoyer, Roudart, 2002, p. 321 ; Trigger, 2010, p. 313). Le facteur-clé qui explique la supériorité des réalisations matérielles des cultivateurs par rapport à celles des chasseurs-cueilleurs mobiles se situe avant tout dans la densité de la population, qui diminue de manière exponentielle les coûts liés au transport et à la coordination des travaux individuels, qu'elle soit volontaire ou forcée. Or, la densité de la population découle directement de la productivité de la terre – une grandeur très différente de la productivité du travail. C'est d'ailleurs par un mécanisme connu sous le nom de « piège malthusien » (Wood, 1998 ; Galor, Weil, 1999) que, jusqu'à une époque récente, le progrès technique, initialement synonyme de gains de productivité du travail, avait tendance à provoquer une augmentation de la population ; or, celle-ci annihilait ces mêmes gains, les reconvertissant en quelque sorte en gains de productivité de la terre. Selon une formule un peu provocatrice, le progrès technique n'avait pas pour effet de diminuer la pauvreté, mais d'augmenter le nombre de pauvres au kilomètre carré. Le piège malthusien ne fonctionnait toutefois pas de manière stricte : y échappait, en particulier, la fraction de la

production qui servait la classe dominante en formation. En ce sens, et de manière apparemment paradoxale, le « surplus », cette partie de la production sociale extorquée aux producteurs, apparaît davantage comme une cause des progrès de la productivité du travail que comme sa conséquence.

La théorie dite du surplus s'avérant incapable de fournir une explication satisfaisante de la naissance et du développement des inégalités sociales, quelle piste alternative peut-elle être suggérée ? Rappelons que si l'on s'attache à la question des origines de la richesse, le phénomène majeur dont il faut rendre compte est le lien entre la production significative de biens W (durables, meubles et concentrant une quantité importante de travail) et l'instauration des paiements. Dans une perspective matérialiste, il semble que celui-ci s'interprète assez aisément : c'est parce que la société en est venue à produire des objets tout à la fois transférables et qui incorporaient une importante quantité de travail qu'elle a pu tenir ces objets pour équivalents au travail vivant. Une telle affirmation rejoint, nous semble-t-il, les développements d'un anthropologue tel que Pierre Lemonnier à propos du rôle du porc domestique dans le développement des paiements et des inégalités en Nouvelle-Guinée (Lemonnier, 1990 ; 1992). Elle permet également de rendre compte de certaines situations transitoires, telle celle observée dans certaines tribus d'Amazonie, où le basculement vers les paiements fut consécutif à l'arrivée d'objets de valeur en provenance du monde des Occidentaux. Si une telle hypothèse n'épuise bien évidemment pas le sujet de la formation, puis du développement des inégalités, elle en éclaire, pensons-nous, un aspect essentiel.

CONCLUSION

Ainsi que le proclamait il y a trente ans Bernard Arcand de manière un rien provocatrice, « il n'y a jamais eu de société de chasseurs-cueilleurs » (Arcand, 1988). En lui-même, le fait que l'économie d'une société repose sur la chasse et la cueillette ne suffit pas à en définir les structures, fût-ce de manière vague, en particulier du point de vue de l'absence d'inégalités socio-économiques. Pour autant, la pire erreur serait de jeter l'enfant matérialiste avec l'eau sale du bain de la révolution néolithique. Les structures sociales ne tombent pas du ciel, pas plus qu'elles ne procèdent d'idées, ou de « cultures » elles-mêmes surgies d'on ne sait où. Si un examen attentif des relations entre systèmes techno-économiques et rapports sociaux conduit à rejeter ou à aménager d'anciennes propositions, c'est afin d'en élaborer de nouvelles, à la fois plus fines et plus complexes, capables d'intégrer la diversité des trajectoires. Une telle synthèse, qui suppose un examen (ou un réexamen) exhaustif des données ethnographiques, est pour l'heure seulement à l'état d'esquisse (Darmangeat, 2018d ; Darmangeat, 2019). Poursuivre dans cette voie est néanmoins indispensable, non seulement pour améliorer notre compréhension de l'évolution sociale elle-même, mais aussi pour inférer avec davantage de certitudes la physionomie des sociétés du passé à partir des traces matérielles qu'elles ont pu laisser. Déterminer dans quelle mesure un caractère repérable sur le plan archéologique (qu'il s'agisse de

l'agriculture, du stockage alimentaire, des biens W, de ceux « de prestige », etc.) doit être considéré comme un indice sûr, probable ou peu fiable de la présence d'inégalités de richesse est l'une des ambitions les plus passionnantes et les plus essentielles qui soient. En témoigne le débat récemment relancé à propos du Paléolithique récent (Guy, 2017 ; Darmangeat, 2018b ; Stépanoff, 2018) et qui, assurément, est loin d'être clos.

REFERENCES

- ARCAND B., 1988, « Il n'y a jamais eu de société de chasseurs-cueilleurs », *Anthropologie et sociétés*, 12, 1, p. 39-58.
- BINFORD L.R., 1980, « Willow smoke and dog's tails: hunter-gatherer settlement systems and archaeological site formation », *American Antiquity*, 45, 1, p. 4-20.
- BOWLES S., 2011, « Cultivation of cereals by the first farmers was not more productive than foraging », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 108, 12, p. 4760-4765.
- CHILDE V.G., 1936, *Man makes himself*, Londres, Wattson & Co., 275 p.
- DALTON G., 1960, « A Note of Clarification on Economic Surplus », *American Anthropologist*, 62, 3, p. 483-490.
- DALTON G., 1963, « Economic Surplus, Once Again », *American Anthropologist*, 65, 2, p. 389-394.
- DARMANGEAT C., 2018a, « Le "surplus" et la stratification socioéconomique. Une causalité au-dessus de tout soupçon », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 115, 1, p. 53-70.
- DARMANGEAT C., 2018b, « Art, sédentarité et inégalités », *L'Homme*, n° 227-228, 3, p. 113-122.
- DARMANGEAT C., 2018c, « La pirogue et le grenier », *Artefact*, 6, p. 133-151.
- DARMANGEAT C., 2018d, « Paiements, esclavage et exploitation : éléments d'un triptyque », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, n° 75, 2, p. 227-253.
- DARMANGEAT C., 2019 (à paraître), « Pits and Pifalls », in actes du colloque Social Inequality Before Farming, Cambridge, McDonald Institute for Archaeological Research – University of Cambridge (coll. McDonald Monographs Conversations).
- DARMANGEAT C., PETILLON J.-M., 2015, « Structures sociales et blocages techniques dans l'Australie aborigène : quelques éléments critiques », *Techniques Culture*, n° 64, 2, p. 248-251.
- GALOR O., WEIL D.N., 1999, « From Malthusian Stagnation to Modern Growth », *American Economic Review*, 89, 2, p. 150-154.
- GUDDEMI P., 1992, « When Horticulturalists Are like Hunter-Gatherers: The Sawiyano of Papua New Guinea », *Ethnology*, 31, 4, p. 303-314.
- GUY E., 2017, *Ce que l'art préhistorique dit de nos origines*, Paris, Flammarion, 339 p.
- HARRIS M., 1959, « The Economy Has No Surplus », *American Anthropologist*, 61, 2, p. 185-199.

- HARRIS M., 1961, « A Reply to Rotstein's Note », *American Anthropologist*, 63, 3, p. 563-563.
- KAPLAN D., 2000, « The Darker Side of the "Original Affluent Society" », *Journal of Anthropological Research*, 56, 3, p. 301-324.
- KAPLAN H., HILL K., HAWKES K., HURTADO A., 1984, « Food Sharing Among Ache Hunter-Gatherers of Eastern Paraguay », *Current Anthropology*, 25, 1, p. 113-115.
- KISHIGAMI N., 2004, « A New Typology of Food-Sharing Practices among Hunter-Gatherers, with a Special Focus on Inuit Examples », *Journal of Anthropological Research*, 60, 3, p. 341-358.
- LEMONNIER P., 1990, *Guerres et festins, Paix, échanges et compétition dans les Highlands de Nouvelle-Guinée*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 188 p.
- LEMONNIER P., 1992, « Le porc comme substitut de vie : formes de compensation et échanges en Nouvelle-Guinée », *Social Anthropology*, 1, 1A, p. 33-55.
- MAUSS M., 1925, *Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les Sociétés Archaiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, 248 p.
- MAZOYER M., ROUDART L., 2002, *Histoire des agricultures du monde : du néolithique à la crise contemporaine*, Paris, Éditions du Seuil, 705 p.
- MORGAN L.H., 1877, *Ancient society, or, researches in the lines of human progress from savagery through barbarism to civilization*, Chicago, Kerr, 560 p.
- ORANS M., 1969, « Social Organization », *Biennial Review of Anthropology*, 6, p. 132-190.
- PEARSON H.W., 1957, « The Economy Has no Surplus », in POLANYI K., ARENSBERG C.M., PEARSON H.W. (dir.), *Trade and market in the early empires: economies in history and theory*, Free Press, p. 382.
- PETERSON N., 1993, « Demand Sharing: Reciprocity and the Pressure for Generosity among Foragers », *American Anthropologist*, 95, 4, p. 860-874.
- ROTSTEIN A., 1961, « A Note on the Surplus Discussion », *American Anthropologist*, 63, 3, p. 561-563.
- SAHLINS M.D., 1972, *Stone age economics*, Chicago, Aldine-Atherton, 348 p.
- STEPANOFF C., 2018, « Les hommes préhistoriques n'ont jamais été modernes », *L'Homme*, n° 227-228, 3, p. 123-152.
- TESTART A., 1983, *Les chasseurs-cueilleurs, ou l'origine des inégalités*, Paris, Société d'ethnographie, 254 p.
- TESTART A., 1986, *Le communisme primitif. I - Idéologie et société*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 548 p.
- TESTART A., 2005, *Éléments de classification des sociétés*, Paris, Errance, 156 p.
- TESTART A., 2007, *Critique du don : études sur la circulation non marchande*, Paris, Syllepse, 265 p.
- TESTART A., 2012, *Avant l'histoire : l'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard, 549 p.
- TESTART A., 2014, « L'évolution des chasseurs-cueilleurs : hypothèse supplétive sur le mariage », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 111, 4, p. 593-602.
- TINDALE N.B., 1974, *Aboriginal tribes of Australia: their terrain, environmental controls, distribution, limits, and proper names*, Berkeley, University of California Press, 404 p.
- TRIGGER B.G., 2010, *Understanding early civilizations: a comparative study*, Cambridge, Cambridge University Press, 757 p.

VALENTIN B., PETILLON J.-M., 2018, « Autour de Lascaux : dialogue avec Alain Testart », in LECRIVAIN V., ROSTAIN S., KARADIMAS D. (dir.), *De l'ethnologie à la préhistoire : en hommage à Alain Testart*, Paris, L'Herne, « Cahiers d'anthropologie sociale » 16, p. 107-120.

WINTERHALDER B., 2001, « The Behavioural Ecology of Hunter-Gatherers », in PANTER-BRICK C., LAYTON R.H., ROWLEY-CONWY P. (dir.), *Hunter gatherers interdisciplinary perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 12-38.

WOOD J.W., 1998, « A Theory of Preindustrial Population Dynamics Demography, Economy, and Well-Being in Malthusian Systems », *Current Anthropology*, 39, 1, p. 99-135.